

## La fabuleuse inconnue

Anne Hébert, *L'Enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 159 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1994). Compte rendu de [La fabuleuse inconnue / Anne Hébert, *L'Enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 159 pages.] *Liberté*, 36(4), 162–168.

---

# LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## LA FABULEUSE INCONNUE

Anne Hébert, *L'Enfant chargé de songes*, Paris, Seuil, 1992, 159 pages.

*L'une de nous se décide  
Et doucement approche la terre de son oreille  
Comme une boîte scellée toute sonore d'insectes  
    prisonniers  
(... )  
Et cherche en vain derrière elle  
Un parfum, le sillage de son âge léger  
Et trouve ce doux ravin de gel en guise de mémoire.*

Anne Hébert, *Le Tombeau des rois*<sup>1</sup>

L'auteur de *Kamouraska* et des *Fous de bassan* est célèbre. Ses premiers écrits ont précédé la Révolution tranquille et les plus hautes distinctions n'ont pas manqué de jalonner sa carrière. Elle a remporté récemment le prix de littérature Émile-Nelligan de la fondation Gilles-Corbeil. Mais le nom d'Anne Hébert n'est-il pas plutôt celui d'une mémoire où retrouver tout ce qui s'est

---

1. *Ceuvre poétique 1950-1990*, Montréal, les Éditions du Boréal, « Boréal compact », 1993, p. 46.

éloigné du Québec avec la jeune femme partie nourrir son désir d'écriture à Paris depuis 1954 ? Même consacrées par le succès le plus éclatant, l'image et l'écriture d'Anne Hébert restent étrangement voilées d'inconnu. Les études qui se multiplient autour de ses livres ne changent rien à l'affaire. Un mystère semble émaner de cette œuvre et de la personne même de l'auteur. Est-ce seulement l'effet de la distance qui sépare le Québec de la capitale française ? Il est vrai que le public québécois a pris l'habitude d'entretenir des rapports qui tiennent presque de la familiarité avec ses écrivains préférés, mais est-ce bien de cela qu'il s'agit ? L'inconnue dont je veux parler ne doit rien aux cotes de popularité. Si Anne Hébert représente un cas d'espèce parmi les écrivains québécois, c'est que toute son œuvre entretient un rapport vivant avec une tradition non seulement tue, mais que la littérature québécoise contemporaine s'efforce d'oublier.

Paru il y a deux ans, le septième roman de l'illustre exilée s'intitule *L'Enfant chargé de songes*. L'histoire se passe entre les années 1930 et 1950 ; elle ne déroutera pas les lecteurs qui connaissent l'univers de la romancière : l'enfance, l'amour et la mort se côtoient dans un village où l'eau de la rivière et le galop des chevaux emportent les rêves de trois enfants de 16 ans. La sobriété et la densité du récit atteignent au dépouillement.

Tout paraît simple et limpide, trop violemment éclairé, dirait-on, dans cette fable. Héros *chargé de songes*, Julien a grandi dans le village de Duchesnay jusqu'à l'âge d'homme, entre sa sœur, Hélène, et sa mère, Pauline. Le jeune homme y est né dans un décor qui peut rappeler Sainte-Catherine-de-Fossambault, village natal de la romancière<sup>2</sup>. Depuis *Le Torrent*, la nature n'a jamais été tout

2. Le nom du village — Duchesnay — constitue d'ailleurs une inscrip-

à fait bienfaisante chez Anne Hébert. Comme dans l'inquiétante atmosphère du conte, de ténébreux sortilèges semblent avoir plané de tout temps dans l'air faussement salubre du lieu. Un symbolisme sans merci réduit les personnages à l'expression de forces redoutables qui agissent avec l'indomptable brutalité des éléments. Aiguisée par l'abstraction géométrique et raidie par la foi chrétienne, la raison, comme l'ancienne mythologie, découvre un monde qui débouche tragiquement sur l'abîme des équations pascaliennes. Telle est la loi du récit hébertien. Parmi la faune inquiétante de ses héros, la mère canadienne-française est le trou noir de ce « néant entre deux infinis » qu'est la place de l'homme dans une création non encore dépouillée de toute profondeur métaphysique. Plus l'emprise maternelle se voudra totale et absolue, plus l'instruction de la fille sera violente et destructrice, c'est-à-dire inversement proportionnelle à la soumission que prétend exiger d'elle l'idée de sa générosité féminine. Hélène et Lydie sont les figures inversées d'un couple de forces minutieusement calibré : la révolte de l'une et la passivité de l'autre s'ajustent comme les rouages d'un mouvement suisse. Le théâtre classique ne composait pas autrement ses actions.

Si l'affection et la tendresse des parents sont évidemment indispensables à tous les enfants du monde, l'intransigeance excessive des sentiments de Pauline pour les siens a pour effet d'en faire ses captifs. Ce lieu commun a donné lieu à plusieurs ramifications du roman familial québécois : la mère trace un cercle infranchissable autour des siens et les isole avec elle dans un

---

tion autobiographique qui convoque le cycle familial : la signature y rejoint la double notoriété de l'héritage seigneurial prolongé dans l'aventure littéraire, comme chez l'illustre cousin de l'auteur, Saint-Denys Garneau.

retranchement fatal. Les pires atrocités peuvent sortir des meilleurs desseins. Cet isolement semble se renforcer lorsqu'il est situé dans le décor socio-historique du village.

Un beau jour d'automne, Julien et Hélène voient passer dans le village une jeune fille de leur âge, montée sur un gros cheval gris. Muets d'étonnement, les villageois restent saisis devant l'apparition. La belle cavalière est désarçonnée lorsqu'on tente d'immobiliser sa monture. Tout Duchesnay a reconnu Lydie Bruneau, la jeune fille de bonne famille mise en pension chez les Ouellet, qui devient aussitôt le symbole de la liberté sauvage pour Julien et Hélène. Cette couventine évadée de son milieu bourgeois embrase l'imagination des témoins (Lydie ou Lady Chatterley, peut-on penser, en remontant à la source intertextuelle par le chemin du singulier prénom). L'adolescente prend sur elle de défier la loi du village et d'initier deux grands enfants trop sages aux vrais jeux de l'âge adulte. Julien et Hélène sont séduits par l'audace de la jeune étrangère. La mère des deux « petits » (ainsi Lydie les nargue-t-elle en les affublant de cette appellation) forme l'autre pôle de l'aventure. Le père ayant précocement été expulsé de la famille, Pauline a ensuite décidé qu'elle occuperait toute la place sur le devant de la scène familiale. Elle ira jusqu'à cumuler les attributs symboliques de la virilité (en portant la culotte du mari chassé et en fumant abondamment), façon d'exercer son autorité exclusive sur ses enfants.

*L'Enfant chargé de songes* se divise en quatre parties. Le roman se donne à lire comme l'histoire de Julien, racontée à la troisième personne, histoire qui commence par le présent du voyageur et son aventure parisienne (I) pour remonter ensuite le cours du temps jusqu'à son enfance à Duchesnay (II). L'expérience québécoise de l'homme adulte (la mort d'Hélène et de Pauline, la

rencontre d'Aline, sa petite amie) forment un troisième (III) volet du récit. La quatrième (IV) et dernière partie revient au présent du séjour parisien et la fin du voyage coïncide avec celle du roman. Bien que le temps verbal privilégié soit partout le présent, la composition en forme de boucle dessine une durée surtout régressive où l'analepse tient le rôle principal. Bien des années après l'épreuve de son enfance à Duchesnay, Julien part donc en voyage à Paris. Cela se passe au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et c'est ainsi que commence le roman. Le voyageur n'entre pas facilement dans l'expérience pourtant désirée de connaître enfin le Vieux Monde, car tout conspire à le ramener en arrière, au temps de l'enfance au village et de la mère ainsi qu'à la figure inoubliable et intolérablement provocatrice de Lydie, agente initiatique d'une fureur vengeresse contre l'ordre maternel. Est-il permis de lire une métaphore de la jalousie possessive de la mère dans la frileuse collectivité du village traditionnel ? *L'Enfant chargé de songes* associe néanmoins deux motifs dont la parenté apparaît sous un éclairage brutal : l'attachement de Julien à sa mère et son voyage « éducatif » à Paris : « Il y a comme un écran entre la ville et lui, une vitre translucide derrière laquelle se dressent d'étranges demeures fermées et des créatures inaccessibles. » (p. 12)

Cet écran n'est pas seulement le dépaysement attendu de quiconque se hasarde en pays étranger. La situation du Québécois qui fait son premier voyage en France représente certainement une catégorie particulière de l'« éloignement », puisque cette distance sera vécue, au contraire, comme un rapprochement, comme un retour (mais le retour à quoi ?), comme un pèlerinage... Peu de romans ont exploré le sentiment paradoxal qui consiste à se découvrir étranger sur le sol où se trouve la source de sa langue et de sa culture. Dans

cette perspective, Julien Vallières ajoute une version inédite aux déboires de Mathieu Lelièvre (*Une liaison parisienne* de Marie-Claire Blais, 1976) et de la fameuse « Duchesse » de Michel Tremblay (*Des nouvelles d'Édouard*, 1984).

Tant de force et de modestie dans l'art d'écrire sont certainement la marque d'une œuvre incomparable. Rien qui n'ait la résonance et l'envergure du mythe chez Anne Hébert. Rien qui ne soit strictement relié au nœud fatal de l'origine. Des phrases mesurées trahissent le secret de l'indicible, phrases lucides jusqu'à la cruauté et d'autant plus belles qu'elles tendent froidement vers quelque chose d'effroyable. Tout y est ordonné pour proférer un mot qui se multiplie pour mieux se dérober ou s'afficher sous les métamorphoses de l'écriture. Mais ce mot unique, impossible à écrire, reste finalement dissimulé derrière les ruses du texte. Poème, roman, nouvelle ou drame, chaque page de l'écrivain ressemble moins à son modèle générique qu'à l'épouvantable mystère qu'elle ne cesse de traquer. Il est à peine exagéré de prétendre que c'est ce mystère qui signe chacun des livres d'Anne Hébert. Est-ce abuser du mot que d'appeler mystère un passé séculaire auquel les Québécois ont collectivement préféré tourner le dos depuis trente-cinq ans, sans que ce passé ait jamais cessé de les hanter sourdement dans la grande aventure moderne de leur virage historique ? La fabuleuse inconnue qui se trouve au cœur de cette œuvre admirable, c'est bien la gravité du délit d'oublier : « C'était en des temps si obscurs / Que nulle mémoire profane n'en garde trace<sup>3</sup> ».

Contre l'amnésie des nouvelles générations, il n'est pas d'autre ni de plus vieux recours que la fabulation.

3. « Une fois seulement » : « Poèmes nouveaux 1987-1989 », dans *Œuvre poétique 1950-1990*, p. 149.

Peu d'écrivains ont si efficacement dévoilé dans leur art le prodigieux maléfice attaché au fait d'enfanter des êtres dont la vitalité s'efforcera justement d'effacer le silence persistant de leur ascendance. Il me semble que c'est là l'une des figures essentielles de cette œuvre.